

## **Carnets d'un dilettante**

*Jean-Claude Trutt*

### **Promenades littéraires, côté Occident**



### **Henri le vert de Gottfried Keller**

Trois écrivains de langue allemande ont marqué le temps de mon adolescence : le Suisse Gottfried Keller, l'Allemand du Nord Theodor Storm et la poétesse de Westphalie Annette von Droste-Hülshoff.

Gottfried Keller a eu une importance toute particulière pour moi. Parce qu'il m'a aidé à sauter définitivement le pas, à un moment où j'étais de toute façon déjà prêt, à me détacher de la foi de mon enfance. J'y reviendrai.

Mais *Henri le vert*<sup>1</sup> (*der grüne Heinrich*) est plus que cela. C'est un véritable monument de la littérature allemande du XIX<sup>ème</sup> siècle. Un brillant roman de formation, mais qui est en même temps un roman autobiographique, une véritable confession de Gottfried Keller lui-même. Ce qu'on y lit ce n'est pas simplement la formation du héros du roman, Heinrich Lee, mais c'est toute l'évolution de la pensée et de la personnalité de son auteur.

Voici le thème : le héros après avoir passé plusieurs années à Munich pour y faire son apprentissage de peintre, décide de rentrer chez lui en Suisse, ayant reconnu tristement, mais définitivement, qu'il avait du talent, peut-être, mais non du génie. C'est avec cet esprit désenchanté qu'il fait traîner son voyage de retour en longueur. Il va d'ailleurs rentrer trop tard pour retrouver sa mère encore vivante, ce qui va le culpabiliser un peu plus mais symboliser aussi sa propre maturation. En attendant, il s'arrête chez un châtelain où l'on philosophe beaucoup (Feuerbach est *le* philosophe dont tout le monde parle). Or le châtelain a une fille, une fille adoptive, une enfant trouvée, Dorothee, qui a ceci de remarquable, et qui étonne tous ses proches, c'est qu'elle ne croit pas à une vie après la mort. Elle fait le désespoir du curé qui fréquente, comme il se doit, le châtelain. Elle fait l'émerveillement du bel Henri qui la voit souriante, heureuse, s'occuper des roses et des abeilles. C'est comme une révélation subite pour lui : que l'on puisse accepter la mort comme une

---

<sup>1</sup> Voir : *Gottfried Keller : Ausgewählte Werke, Tomes 1 à 3 : Der grüne Heinrich*, édit. Schlüter et Co, Leipzig, 1926. Le 4<sup>ème</sup> Tome comprend les *Nouvelles zurichoises*, les *Gens de Seldwyla* et sa poésie

fin définitive, et qu'au lieu d'avoir du chagrin, on puisse, tout au contraire, être d'autant plus heureuse car le moindre plaisir, de par sa fragilité même, en devient plus intense. J'en étais aussi émerveillé que le vert Henri. Pour moi, la belle Dorothee arrivait à point. A point pour donner le coup final, celui qui allait faire s'effondrer définitivement l'échafaudage de ma foi. Ma foi en un Dieu révélé, un Dieu du Bien et du Mal, maître d'attribuer à chacun en fonction de ses mérites et pour toute l'éternité, l'Enfer ou le Paradis.

Il est rare qu'une œuvre littéraire influence directement ses lecteurs. Il arrive beaucoup plus souvent que l'on retrouve dans ses lectures ses propres idées mais formulées par écrit et par un autre. Elles en prennent alors la marque de l'évidence subite. Moi, lorsque j'ai lu le roman de Keller, j'avais déjà perdu la foi. La maturation avait été lente. Elle avait peut-être pris un an ou même deux. L'espèce de tyrannie mentale exercée par la religion chrétienne sur ses adeptes ne facilite pas les évolutions rapides. C'est en réfléchissant sur l'aspect révélation des grandes religions monothéistes que le doute a commencé à me ronger. Pourquoi cette révélation s'est-elle faite en un endroit donné ? A une date donnée ? Et d'abord au profit d'un peuple donné ? La religion chrétienne me paraissait même encore plus invraisemblable par le fait que Dieu était allé jusqu'à s'incarner sous les traits d'un homme. Les religions juive et islamique au moins, avaient évité cet écueil. Pour Mahomet, le Christ n'était qu'un prophète et Dieu au moins gardait son mystère.

Mais les notions de Bien et de Mal, de péché mortel, de damnation éternelle avaient pris une telle importance dans la façon dont j'avais, enfant, reçu la religion, que j'avais du mal à me libérer totalement de toute peur de me tromper.

Ce que Dorothee m'a apporté, c'est une nouvelle réflexion sur l'idée même d'une vie après la mort. Et tout à coup, il m'a paru évident que ce n'était là, encore une fois, qu'une solution trouvée par l'homme à ce scandale qu'était pour lui la mort. La conscience ne pouvant concevoir sa propre fin. Et je fus définitivement délivré.

L'écrivain suisse et grand admirateur de Keller, Hans Schumacher, avait commenté le livre à la radio de Zurich dans les années 70 et puis a publié ses commentaires dans une étude passionnante, intitulée : *Ein Gang durch den grünen Heinrich*<sup>2</sup>. Il m'apprend que Keller avait publié une première version dans sa jeunesse (en 1854) à laquelle il avait commencé à travailler dès son retour de Munich, en 1843, mais qu'il avait entièrement repris son texte plus tard et que celui que je connaissais était cette deuxième version que Keller voulait définitive et qui avait paru en 1879 (Keller avait alors 60 ans). L'analyse de Schumacher est intéressante parce qu'elle met en lumière la dialectique qui imprègne toute l'oeuvre, cette opposition entre matière et esprit, entre réalisme et idéalisme, entre sensualité et sensibilité, avec laquelle tout un chacun d'entre nous doit se battre, pour trouver le juste équilibre, l'équilibre du bonheur.

Cette dialectique Schumacher la voit déjà dans la relation des origines : père originaire de la campagne, de la terre, qui va vers la ville qui pour Keller est synonyme d'esprit, et mère, fille de pasteur, donc empreinte de spiritualité et qui, au contraire, se passionne pour le matériel, le concret : les travaux manuels et ménagers.

Même opposition dans ses amours (ou plutôt dans les amours de Heinrich Lee). Avant même de partir vers la grande ville, adolescent encore, il rencontre deux amours : Anna, la vierge, la pure, et Judith, la femme, l'impure. La description d'Anna est mièvre, romantique, promenades chastes et colliers de fleurs. Et pourtant c'est d'elle que Heinrich Lee se croit éperdument amoureux (heureusement elle meurt prématurément). Alors que Judith est plantureuse, dotée de seins généreux. Il y avait une scène superbe, nous dit Schumacher, dans la première version que Keller a été amené bêtement à supprimer à cause de la pruderie de l'époque. Voici la scène (la nuit est tombée; Heinrich et Judith entrent dans la forêt):

---

<sup>2</sup> Voir : *Hans Schumacher : Ein Gang durch den grünen Heinrich, édit. Insel Taschenbuch, 1976*

« Nous longions le ruisseau à la surface duquel flottait un mystérieux et changeant réseau d'ombres et de lumières. Soudain, à ma grande stupeur, Judith me quitta et disparut dans les broussailles. Je continuai à avancer pendant cinq minutes sans rien entendre d'autre que le ruissellement du courant et le frémissement des arbres. J'avais l'impression que Judith s'était dissoute et fondue dans la nature et que ses éléments m'entouraient d'une manière fantomatique et moqueuse. C'est ainsi que j'arrivai à proximité de la grotte des esprits... Sur les rochers étaient étendus des vêtements, d'abord une chemise blanche, que je ramassai toute chaude encore, comme s'il s'agissait d'une enveloppe terrestre dont l'âme venait de s'échapper. Je n'entendais toujours aucun son, ni ne voyais aucune trace de Judith et mon inquiétude commençait à croître car le silence de la nuit me paraissait rempli d'une intention démoniaque. Au moment où je m'apprêtais à appeler Judith par son nom, je perçus des sons étranges, d'abord comme des soupirs, puis des bribes de chant, enfin une véritable et vieille chanson allemande. Et puis à force de tendre l'oreille je découvris une forme blanche, indistincte, qui se déplaçait dans l'ombre derrière le rocher... Après avoir, pendant un moment, perdu conscience de toute réalité, je vis soudain Judith nue venir à moi. Elle était dans l'eau jusqu'à sa poitrine. Elle se mouvait en arc de cercle et moi, comme l'aiguille d'un aimant, je suivais son mouvement. Alors elle sortit de l'ombre du rocher et parut brusquement éclairée par la lune. En même temps elle atteignit la rive et émergeait de plus en plus de l'eau qui ruisselait de ses hanches et de ses genoux. Elle mit son pied blanc et mouillé sur les cailloux secs, me regardait et moi je la regardais aussi. Elle n'était plus qu'à trois pas et resta un moment immobile. Je vis chacun de ses membres distinctement dans la lumière blanche, mais comme mystérieusement agrandis, embellis, comme s'il s'agissait d'une ancienne statue de marbre plus grande que nature. Sur ses épaules, ses seins et ses hanches l'eau scintillait dans la nuit, mais plus étincelants encore étaient ses yeux qui étaient fixés silencieusement sur moi. Puis elle leva les bras et avança vers moi. Mais moi traversé de frissons et rempli de respect je reculai, comme un crabe, à chaque pas qu'elle fit dans ma direction, sans la quitter des yeux. C'est ainsi que j'entrai sous les arbres jusqu'à être arrêté par les buissons de mûriers sauvages ».

Schumacher prétend que ni Anna ni Judith ne correspondent à des femmes réelles, autobiographiques. Pourtant on verra qu'à la

fin Heinrich Lee rencontre à nouveau Judith et qu'elle joue un rôle tellement important pour lui qu'on a peine à croire qu'elle n'ait pas joué le même rôle dans la vie réelle de Gottfried Keller.

Autre opposition à résoudre : celui du rôle dans la société. Choisir la vie d'artiste c'est aussi, en quelque sorte, se marginaliser. D'ailleurs le jeune Heinrich avait été exclu de son école et s'était senti traité d'une manière injuste par ce qui représentait pour lui ce que l'on appellerait aujourd'hui le « système ». Alors, abandonner le métier de peintre, c'est aussi revenir s'intégrer dans ce système, dans la société. Cela ressort très clairement du roman : au moment où il revient dans son pays celui-ci est en pleine évolution : après 500 ans de confédération entre cantons souverains la Suisse devient un Etat fédéré. Heinrich Lee en est enthousiasmé et veut vivre pleinement son rôle de citoyen: *« Je traversai le Rhin et mis le pied sur le sol de mon pays au moment où celui-ci retentissait de cette agitation politique qui se termina par la transformation d'une confédération d'Etats vieille de cinq cents ans en un Etat fédératif... Je décidai de faire le reste de mon voyage à pied... Tout le pays reposait dans une vapeur bleue, où resplendissait l'éclat d'argent des chaînes de montagnes, des lacs et des fleuves, et le soleil se jouait sur la jeune verdure couverte de rosée. Je voyais dans toute leur richesse les formes de ma patrie, paisibles et horizontales dans les plaines et les eaux, escarpées et audacieusement dentelées dans la montagne... Je tenais la beauté pour un mérite historique et politique, comme si elle était due à un acte patriotique du peuple... une beauté synonyme de liberté... Je fus saisi du désir exalté de m'armer au combat en tant qu'individu, partie et reflet de l'ensemble, et de me forger au milieu de la lutte, avec mes forces vives, une personnalité vigoureuse et vivante, résolue à parler et agir. »*

Nous avons un peu oublié que la Suisse est de création récente. Même si l'origine est ancienne : le fameux serment de 1271 qui lie entre eux les trois cantons d'Uri, de Schwyz et d'Unterwalden. C'est le philosophe suisse Denis de Rougemont qui

nous en a rappelé l'histoire<sup>3</sup> dans : *La Suisse ou l'histoire d'un peuple heureux*. Les trois cantons entourent le lac des quatre cantons - le quatrième sera Lucerne qui viendra s'y associer un peu plus tard - et Uri et Schwyz commandent le col de Saint Gotthard, essentiel pour le passage vers l'Italie, ce qui explique pourquoi ils étaient choyés par les monarques du Saint Empire germanique et disposaient des mêmes libertés que les fameuses villes libres d'Allemagne (comme la Décapole alsacienne). Au cours des siècles d'autres cantons viennent rejoindre les cantons fondateurs de la Suisse centrale. Mais les accords se limitent à l'assistance mutuelle en cas de danger. Il y a bien une Diète où les délégués des cantons se réunissent une fois par an mais les cantons restent souverains et il n'y a ni constitution ni gouvernement central.

Ce qui va faire bouger les choses ce sont les conflits entre la France et les autres pays européens. Dès 1798 le Directoire proclame une République helvétique, Napoléon dit aux Suisses qu'il se fout de leur neutralité et leur fauche Genève, le Valais et le Jura vaudois. Et après la défaite définitive de Napoléon c'est l'armée autrichienne qui occupe la Suisse. Même si en 1815 l'ensemble des Nations européennes reconnaît et garantit la neutralité et l'inviolabilité de leur territoire, les Suisses commencent à s'interroger sérieusement. Mais il faut encore trente ans et une courte guerre de sécession engagée par les cantons catholiques de la Suisse centrale contre les cantons protestants de la périphérie pour que les Suisses acceptent de sauter le pas. Et c'est au printemps 1848, l'année de toutes les Révolutions en Europe, que la Diète décide de demander à une commission de préparer une constitution qui est acceptée et proclamée à l'automne de la même année.

Il y aurait beaucoup de choses à dire sur cette constitution et d'ailleurs Rougemont qui a été toute sa vie un ardent défenseur d'une Europe fédérée, souligne ce qu'il y a de plus remarquable

---

<sup>3</sup> Voir : *Denis de Rougemont : La Suisse ou l'histoire d'un peuple heureux, édit. L'Age d'Homme - Pocket Suisse, Lausanne, 1989*

dans cette constitution et qui d'après lui aurait pu s'appliquer à l'Europe : On a conservé le mot « souverain » pour qualifier les cantons et le mot « confédération » pour l'ensemble ainsi créé, par esprit de conciliation (ou par hypocrisie ?), tout en sachant parfaitement que, par la suite, de plus en plus de pouvoirs allaient passer au Gouvernement central, c. à d. à l'Etat, un Etat qui était bien fédéral !

Je ne sais pas si Gottfried Keller qui, en réalité, est rentré fin 1842, a vraiment participé à tout ce remue-ménage politique dans son pays, mais je crois qu'il a suivi avec beaucoup de sympathie le combat des démocrates allemands. La romancière et historienne Ricarda Huch qui analyse en détail les hommes et les idées qui ont remué l'Allemagne en ce milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle<sup>4</sup> dit que Keller a tout de suite compris que les idées de Feuerbach - dépose de Dieu de son piédestal - pouvaient se transposer au plan politique où elles deviennent renversement des despotes et introduction de la république.

Mais revenons à Heinrich Lee. Dernier combat, dernière opposition à résoudre : théisme ou athéisme ? Sur ce plan-là la solution choisie par Keller paraît très claire. C'est l'athéisme (même si certains auteurs parlent d'agnosticisme). Et l'auteur n'a pas rencontré de Dorothea Schönfund comme son héros Heinrich Lee. Il est arrivé à sa conviction par sa propre raison même s'il a été influencé - c'est indéniable - par un philosophe qui a marqué son temps, Ludwig Feuerbach. Celui qui a dit : Ce n'est pas Dieu qui a créé l'homme à son image, ce sont les hommes qui ont créé les dieux à leur image à eux. Dans le roman on l'appelle « le philosophe vivant » (sa *Nature du Christianisme* date de 1841 et c'est au cours de l'hiver 1848-49 que Keller assiste à ses leçons à Heidelberg). Un philosophe, dit Heinrich Lee, qui ne traite exclusivement que de ce seul problème qu'il tourne et retourne sans cesse, dans une langue

---

<sup>4</sup> Voir : Ricarda Huch : 1848, *die Revolution des 19. Jahrhunderts in Deutschland*, édit. Atlantis, Zurich, 1944



classique, monotone, accessible à l'entendement commun, et malgré tout passionnée. Dans une lettre à un ami, datée du début 1849 et citée par Schumacher, G. Keller écrit : « *Pour moi la question essentielle est celle-ci : est-ce que le monde, est-ce que la vie, après Feuerbach, sont devenus plus prosaïques, plus communs ? A ce jour la réponse me paraît évidente. C'est non. Tout au contraire, tout devient plus clair, plus sérieux, mais aussi plus ardent et plus sensuel.* » Et dans une autre lettre, toujours citée par Schumacher : « *Le monde m'est devenu bien plus beau et plus profond, la vie plus intense et plus précieuse, la mort plus sérieuse et plus troublante en ce qu'elle exige de moi que je mette toute ma force à remplir mon devoir, à purifier et à satisfaire ma conscience, car je n'ai plus aucune chance de me rattraper par ailleurs.* » C'est en écho à ces réflexions que le comte parle en ces termes de sa pupille Dorothee dans **Henri le vert** : « *La lumière du soleil lui paraît mille fois plus belle qu'aux autres hommes, l'existence de toutes choses lui paraît plus sacrée, comme la mort elle-même, qu'elle prend très au sérieux, sans pourtant la craindre. Elle s'est habituée à penser à elle, à toute heure de la journée, au milieu de la joie et du bonheur, à se rappeler que nous devons un jour prendre congé, sans plaisanter, et pour toujours. L'existence transitoire de notre personnalité, sa rencontre avec d'autres choses animées ou non, tout aussi temporaires, cette danse des vivants qui apparaissent soudain dans la lumière de ce monde, et puis disparaissent, tout cela a pour elle un aspect léger, tendre, de tristesse et puis de joie... »*

Il y a une coloration bouddhiste dans cette très belle tirade. Mais il n'y pas de renaissance chez Keller. Ni aucune mystique, aucun panthéisme. Que Dieu existe ou n'existe pas ni Dorothee ni Heinrich Lee n'en ont cure. C'est la non-vie après la mort qui leur importe. C'est là la poésie qui embellit leur vie.

Et pourtant le jeune Keller n'a pas dû accepter cette conception avec autant de sérénité. Dans la première version Hermann Lee se suicide, comme le Werther de Goethe. Mais alors que les **Souffrances du Jeune Werther** ne sont que souffrances d'amour d'un jeune homme trop exalté qui arrivent même à faire pleurer, dit-on, Napoléon et déclencher une épidémie de suicides dans toute

l'Europe, le désespoir de Heinrich Lee est d'un autre ordre : sentiment de l'échec, ruine de ses espoirs artistiques, perte de la foi et de la religion de son enfance, décès de sa mère et culpabilité et regret de l'avoir déçue et peut-être d'avoir provoqué sa mort. Je crois - et je me base pour dire cela sur ma propre expérience - que l'on ne vit pas ses échecs de la même manière à vingt ans que plus tard à la maturité. A vingt ans on se sent coupable d'avoir échoué, on se sent amoindri, humilié, il nous manque l'assurance. On ne sait pas encore qu'un échec n'entame pas notre personnalité mais, au contraire, la fortifie.

Dans la deuxième version de *Henri le vert*, la version plus tardive, la version définitive, le désespoir du jeune homme est d'ailleurs toujours présent. Mais il y a une évolution importante. Judith réapparaît. Lors d'un pèlerinage dans la vallée où le jeune Heinrich s'était promené avec elle, il l'aperçoit soudain dans les hauteurs, sur un sentier de rocaille, comme sortie des rochers tel un esprit de la montagne. Et Judith va lui redonner espoir et courage et lui accorder le pardon que sa mère n'a pas pu lui donner. Car elle est à la fois celle qui remplace sa mère et celle qui réveille sa sensualité et son appétit de vivre. Elle est sa rédemption.

Je ne prétends pas être un grand connaisseur de Goethe et je n'ai jamais lu son *Wilhelm Meister* dans son entièreté (voir *Die Leiden des jungen Werther* et *Wilhelm Meisters Lehrjahre*). Et pourtant il me semble que ce roman que l'on considère comme l'archétype du roman de formation n'a pas la force et la simplicité du roman de Keller. Wilhelm est un faible, soumis à toutes les influences, et ne donne guère l'impression d'avoir un caractère bien forgé et formé à la fin du livre. Goethe prend de nombreux chemins de traverse, nous fait part de sa passion pour le théâtre, et même si on ne s'ennuie jamais avec Goethe - tellement ses observations sont pertinentes et son intelligence perce de partout - on n'a guère l'impression (soyons modeste, je n'ai guère l'impression) qu'on puisse y trouver un véritable fil conducteur.

Alors que *Henri le vert* est une oeuvre homogène dans laquelle un écrivain dévoile tout son être, ses sentiments, sa pensée, et dont le héros suit un chemin dont les détours sont nombreux peut-être mais qui mène quelque part, un but, un accomplissement. Ce roman, aurait dit Gottfried Keller (toujours d'après Schumacher), est le roman de ma destinée...

(1993-2004)

Textes-sources : *Voyage autour de ma Bibliothèque, Tome 2, K comme Keller, Gottfried* et *Trois écrivains germanophones*.